

Assomption : la promesse qui nous est faite

Publié le 28 juillet 2022 par *Frère François*

Au point d'expiration des longues canicules, aux portes de l'arrière-saison qu'annonce l'abrègement désormais très marqué des jours – « *Au quinze août l'hiver est en route* », comme il se dit sur mes hautes terres cantaliennes –, la solennité de l'Assomption représente sans conteste l'apogée liturgique de l'été, la fête mariale la plus populaire, la fête la plus capiteuse de la piété catholique.

Dans le firmament estival des fêtes chrétiennes, elle se situe à proximité de la Transfiguration (6 août), dont le contenu scripturaire et théologique n'est pas sans éclairer, soit dit en passant, sa signification véritable.

Ajoutons qu'à ce bouquet singulièrement riche se mêle chez nous, encore que de plus en plus largement oublié, le souvenir du fameux « Vœu de Louis XIII » de 1638, qui consacrait à la Vierge Marie le royaume de France. Alors que la tradition iconographique de l'Orient orthodoxe a privilégié l'horizontalité de la « Dormition » – représentation de la Mère de Dieu paisiblement allongée au milieu du chœur des Apôtres –, il semble que l'art occidental, surtout depuis la Renaissance et la Contre-Réforme, ait opté pour la verticalité d'un envol de la Vierge seule, environnée de saints extatiques, d'angelots charmants ou de roses généreuses : deux dimensions, deux axes d'un même Mystère glorieux, qui gagneraient à être œcuméniquement croisés.



Reçu dans sa teneur littérale, le dogme de l'Assomption, formulé par Pie XII le 1er novembre 1950, ne laisse pas de susciter quelque embarras, avouons-le, dans l'esprit de nombreux catholiques contemporains. Sauf à demeurer – comme il le demeure pour beaucoup – dans un certain flou artistique – et les artistes s'en sont en effet donné à cœur joie ! –, le Mystère de l'Assomption demande à être en quelque sorte traduit, médité, confessé à nouveaux frais. Il n'est déjà que de prêter attention au nom lui-même.

En effet, si l'*ascension*, étape culminante du Mystère pascal, suggère un acte – symbolique – du Christ, Homme pionnier de l'altitude divine à travers l'abaissement de la Croix (Ph 2, 5-11), l'*assomption* évoque le même dynamisme fondamental – pascal –, mais reçu, consenti par la *Femme* (Ap 12, 1), qui, dès les premiers jours de sa vocation, se met à pleine disposition de la *Parole* (Lc 1, 38) et de son œuvre en elle.

L'Assomption, en somme, c'est le plein abandon de soi à Celui qui nous assume, au grand Vivant qui nous emporte. Et remarquons bien que la *Femme* en question est l'Église, le Peuple de Dieu en sa totalité, dont Marie est à la fois « *le commencement et l'image* », selon l'expression de la préface liturgique de la messe du 15 août.

À travers le clair-obscur de sa fin humaine et chrétienne – car elle est bien la première chrétienne –, Marie ne devient pas une déesse séparée : elle se *lève*, alerte, comme toujours (Lc 1, 39), pionnière, elle aussi, d'un Peuple alerte. Elle se lève, autant qu'elle est soulevée. Car nul ne peut être *assumé*, autrement dit soulevé, qu'il ne soit devenu léger, non par inconsistance, non par désincarnation, mais par consentement, par abandon de lui-même au grand Pauvre qui n'admet que des pauvres en son Royaume (Mt 5, 3).

Non, l'Assomption ne fait pas de Marie une espèce de satellite, si splendide soit-il, quelque part dans un ciel dont toute exploration démentira toujours l'existence. Par excès, par indécence de matérialisme, ne manque-t-on pas le spirituel véritable ? « *Emportée au ciel corps et âme.* »

Traduisons, oui, osons traduire enfin largement cette expression, dont les présupposés anthropologiques nous chiffonnent. Cela signifie que de chacun de nous, de l'humanité entière, inaugurée en Marie, tout est *assumable*, tout est combustible, tout est constructible – et dès maintenant ! – par « *Jésus Christ [qui] transfigure le corps de notre humilité à l'échelle du corps de sa Gloire* » (Ph 3, 20-21).

Une fois déposé par nous, une fois abandonné de nous tout ce qui ne fait pas le poids, tout le concret de nos vies peut être « *emporté dans la Gloire* » (1 Tm 3, 16) du Vivant. Échappant à la putréfaction et s'ouvrant au partage, toute la chair de nos vies peut être embaumée de « *la bonne odeur du Christ* » (2 Co 2, 15).

Frère François